

*D'un corps à l'autre*

*Apparitions, bilocations, E.M.I, résurrection : le corps spirituel mis en lumière.*

Père Jean-Claude Hanus, Éditions Grégoriennes, 2023

Recension : Marion Duvauchel

Un gros livre est un grand malheur disait le philosophe allemand Schelling. *D'un corps à l'autre* est peut-être un « gros livre », mais c'est surtout un « grand » livre, traversé par un projet inédit, audacieux, et même pour tout dire, un projet qui fait rêver, celui « *que l'on n'arrive pas au ciel dépaycé* ».

Question d'autant plus saugrenue en apparence qu'elle n'intéresse plus les chrétiens. Un prêtre qui a eu l'idée d'interroger ses paroissiens sur leur désir du ciel, a scandalisé non seulement ses ouailles, mais aussi la hiérarchie catholique. Le père J.-C. Hanus le dit gentiment, mais enfin il le dit, l'Église recueille aujourd'hui les fruits d'un cadre de réflexion vermoulu, celui de l'âme et du corps. Un corps corruptible et une âme immortelle, celui-là partant pourrir dans le tombeau ou brûler dans l'incinérateur, celle-ci partant pour le royaume des cieux pour y entrer selon son état : directement pour les grands saints, après une session de purification de durée variable pour la plupart, et pour les têtus qui auront refusé jusqu'au bout l'amour et le pardon divin, ce qu'on appelle l'enfer, concept (et réalité) dont on a réussi à se débarrasser presque complètement.

D'où la question du ciel : comment arriver là-haut en sachant où l'on se trouve et par conséquent en étant capable de se comporter comme il se doit, avec le vêtement adéquat, la robe blanche de la parabole de l'Évangile. Dit comme ça, ça a l'air d'une bande dessinée pour enfant, mais l'affaire est très sérieuse : « *reporter à la fin des temps - autrement dit, à peu de choses près, sine die - la récupération d'un corps entraîne des doutes sur Dieu et sur ses desseins* » (p. 256). Et des doutes sérieux.

La Résurrection est un dogme, impossible donc pour le chrétien de le rejeter. Il a été pendant des siècles développé dans la topique duelle - la séparabilité - de l'âme et du corps et dans celle, paulinienne de l'âme, du corps et de l'esprit. Cette « approche conceptuelle » de la résurrection, qualifiée par le grand théologien Romano Guardini « d'expédient » qui « fait violence à la vie ». Car celle-ci, le dit encore avec force Guardini, est, dans son essence, bipolaire : « *Il s'agit d'une réelle unité, si étroite et si forte, qu'aucun de ses côtés ne peut être, ni être pensé, sans sa contrepartie.* » (*La polarité*, p. 144). Le père Jean-Claude le dit gentiment mais clairement : « *l'Église est en partie responsable de ce désastre* » qu'est la désaffection des chrétiens, et il en donne une raison qu'il juge essentielle : « *(la) relégation du recouvrement du corps à la fin du monde en le plaçant hors de vue, hors de notre champ opératoire, a sans doute agi à bas bruit depuis des siècles* ». C'est la question des « âmes séparées », qui attendent dans la vision béatifique qu'arrive enfin le dernier élu, celui qui signe la fin de l'Histoire et le basculement définitif dans l'Amour.

L'auteur commence donc par présenter les « cadres » de son travail d'exploration - cadres qui mobilisent la théologie et l'anthropologie - et exploration qui conduit au cœur théologique (et mystique) de ce désir du ciel : la Résurrection. Celle du Christ d'abord ; la mienne et la vôtre ensuite. Enfin, la question que tout chrétien ne peut manquer de se poser, « la résurrection et après » ?

Faut-il jeter à la corbeille la traditionnelle topique de l'âme et du corps ? Non, il s'agit de réinterroger, en l'élargissant, la conception du corps qui a prévalu jusqu'à aujourd'hui. Ainsi au

long de trois chapitres successifs, l'auteur revoit la plupart des thématiques théologiques mais aussi catéchétiques véhiculées par ce dogme essentiel de la Résurrection. Nous n'en retiendrons que deux : la question des « âmes séparées », et celle du Jugement (avec ses deux volets, le jugement individuel et celui qu'on appelle « dernier », celui qui fait couler à gogo l'encre millénariste). À la traditionnelle définition de Thomas d'Aquin, l'âme est la forme du corps, il préfère (sans que cela s'y substitue) l'idée d'un « cœur de l'âme » en étroite connexion, d'un côté avec l'Esprit de Dieu (le sanctuaire, la fine fleur de l'âme, ce for intérieur où le démon ne peut accéder : c'est le lieu où Dieu parle) et de l'autre avec le corps. Car – et c'est là un axiome – « Toutes les choses vont par deux, en vis-à-vis, et Dieu n'a rien fait de déficient. Une chose souligne l'excellence de l'autre, qui pourrait se lasser de contempler sa gloire ? » (Si 42, 24-25)

La Résurrection, c'est aussi la question de la vie divine et donc de la divinisation de l'homme. La théologie classique déduit « *les propriétés habituelles (du corps ressuscité) de l'Écriture et non d'une physique. (...) Elle ne peut donc accorder au corps de résurrection qu'un statut surnaturel, quasi transcendant.* » (p. 374)

L'auteur le dit avec un aplomb tranquille : « *la résurrection est naturelle* », puisque tout le monde ressuscite (« Si les morts ne ressuscitent pas alors le Christ n'est pas ressuscité. » 1Co 15, 16). Mais il faut faire l'hypothèse de l'existence d'un « corps spirituel » donné dès la conception sous forme de « germe », une semence d'incorruptibilité appelée à croître et à se développer, à se manifester sous différentes formes jusqu'à la glorieuse. Comment dès cette terre, tisser le corps de résurrection, – la vie résurrectrice – corps appelé à la divinisation par grâce ? Au demeurant, le raisonnement a quelque chose d'imparable : si le corps de l'homme est un temple, alors on comprend mal comment son âme devrait attendre dans le ciel, privée de toute possibilité d'agir (il y faut un corps), un temps indéterminé. Selon la théologie classique, jusqu'à la Parousie.

Il suffit de réfléchir : « la vision béatifique » des saints dans le ciel requiert au moins une paire d'yeux. De ce corps terrestre, il ne nous resterait donc que le regard ? Comme si dans le ciel, ne régnait que la pulsion scopique ! Mais non, rappelle l'auteur, les saints agissent, ils ne font pas que prier avec leur âme immortelle. Et de rappeler – c'est un homme de foi – l'apport décisif de la petite sainte de Lisieux sur cette question : elle a voulu, et d'un grand désir, passer son ciel à faire du bien sur la terre. Que voilà un grand Boddhisattva ! De plus elle est apparue dans son corps de gloire à plusieurs personnes dès sa mort. En leur prodiguant gestes de tendresse et même billets de banque (Gallipoli, 1910). Voilà qui ouvre des portes à une saine approche de ce qu'on appelle la vie mystique. L'entrée dans le royaume signifie la béatitude et « *le corps doit y participer pleinement* ». Oui, mais quel corps, puisque le substrat matériel visible est voué à la désagrégation ?

Mais le corps spirituel, bien sûr. Voilà qui sort la pensée catholique de bien des ornières.

Les « *actes du gouvernement divin ont quelque chose de surprenant* » ; devant l'oubli du ciel de bien des chrétiens, devant l'impéritie de la pensée théologique, le père fait preuve d'une indéniable intrépidité quand il interprète tout un ensemble de phénomènes mystiques ou de type paranormal. Il se pourrait bien « *que le Seigneur s'y prenne autrement pour rappeler aux affaires qu'on ne peut pas escamoter le problème de la mort et de ses conséquences* ». Ce serait le sens de ces expériences troublantes auxquelles il consacre tout un long chapitre – et il n'a pas lésiné : apparitions, bilocations, expérience de mort imminente, tous phénomènes dont il est impossible de « *rendre compte à partir des catégories élaborées en ce monde* » et auxquels au mieux, on répond que l'homme est fait d'un corps et d'une âme » (p. 385). Il a raison de dire qu'il ne faut pas demander à l'expérience ce qu'elle ne peut donner et qu'« *il est impensable d'aboutir à une théorie des EMI (expériences de mort imminente) à partir de l'expérience (...). Mais on peut*

*partir de la physique actuelle pour comprendre ce qui s'y manifeste sensiblement ; et partir des Écritures pour comprendre ce qu'elles signifient - ou à quoi elles renvoient spirituellement (p. 388) » ?* Parce que nous sommes dans une période cruciale de l'Histoire – qui oserait le contredire (la folie du transhumanisme, la théorie du genre, l'éviction du père, et donc du fils, l'avortement et l'euthanasie, la remise en cause du sens du mariage...) – il voit la massivité des EMI comme un acte puissant de miséricorde dans un monde d'orgueil et d'ultra matérialisme. Sa mise en garde est à prendre très au sérieux contre « *la tentation, pour beaucoup, de reprendre pied dans les anciens paradigmes, pour ne pas avoir à capituler humblement, et réaborder ces questions à nouveaux frais, tant au niveau théologique que scientifique* » (p. 435). Elle s'adresse au monde chrétien dans son ensemble, et sans doute aussi, discrètement, aux cercles ecclésiastiques les plus crispés et les plus dogmatiques.

Bien sûr, entre le corps spirituel et son mode glorieux, il reste bien des questions. Ce livre ouvre des perspectives, on ne saurait le lui en faire reproche, bien au contraire. Il dégage – enfin – l'horizon de la pensée fermé par une théologie abstraite et sans renouvellement.

« *Comment ne pas arriver au ciel dépaycé* » ? Autrement dit, comment arriver au ciel dûment préparé ? Mais avec un corps spirituel arrivé à maturité bien sûr. Fait de quoi ? Mais de toute une « vie résurrectrice ». Pour certains, une vie cachée en Dieu, mais qui se donne parfois à voir, à travers ces phénomènes qu'on appelle « mystiques ». Pour d'autres, une plus grande visibilité parce qu'on ne met pas la lumière sous le boisseau. Pour tous ceux qui ont choisi la Vie, une vie qui se tisse et se file dans et avec le temps des hommes, dans un corps souvent malheureux, parfois maltraité, diminué par l'âge, la maladie, le handicap, mais qui est la condition nécessaire (et non suffisante) d'une existence de bonté, de charité, d'exigence de vérité et de justice, de pardons donnés et reçus, ce qu'on appelle « servir » et qui n'a de sens pour un chrétien que dans l'amour de son Seigneur. Nous aurons toutes chances alors d'arriver dans le ciel comme un enfant, sans appréhension, corps et âme unis car les deux forment un couple insécable. Corps spirituel prêt et apte à la divinisation et âme totalement spiritualisée, avec l'espoir de nous y voir accueilli en fils ou en fille, en ami et en amie, et de connaître enfin ces modalités relationnelles auxquelles nous aspirons tous. Le ciel, c'est une vie divine, libre, la vie même de Dieu, en son Fils et dans son Esprit, une vie de relations en plénitude dans la bienheureuse et parfaite transparence des intelligences droites, des consciences pures et des cœurs aimants. Tout cela fort bien décrit par un homme de foi, n'ayant pas oublié que Joseph Ratzinger, en 1968, encourageait philosophes et théologiens à prendre exemple sur les physiciens qui, avec la mécanique quantique, avaient courageusement changé de paradigme et d'outils pour « y comprendre quelque chose »...

On salue, on rend grâce, rompez.